

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,  
galeries de l'Odéon.

# LE RÉVEIL

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

JOURNAL PARIS-LYON

## SOMMAIRE.

Les deux Satellites de l'orthodoxie. . . . .	— Rodolphe d'Isis.
Chronique parisienne . . . . .	— Spes.
La bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. . . . .	— Ch. Duclombier.
Rationalisme de la Misère. . . . .	— Pierre Déchaut.
Chronique lyonnaise. . . . .	— Gonzague.
Vie d'Armand Le Bailly. . . . .	— Aristide Frémine.
Le Problème des origines. . . . .	— Rodolphe d'Isis.
Le Salon de 1867. . . . .	— J. Sévère.
Théâtres. . . . .	— Alfred Debeauvy.
Les Petits Théâtres. . . . .	— Léon Saint-Urbain.
Angelo, roman (suite). . . . .	— Stanislas Charnal.

## LES DEUX SATELLITES DE L'ORTHODOXIE

Ce sont deux académiciens ; l'un est protestant zélé, l'autre catholique ardent, et, si dissemblables qu'ils soient dans la forme, ils sont, au fond, absolument identiques.

Depuis quelques années ils sont saisis des mêmes inquiétudes ; ils voient la foi chrétienne et ses dogmes sans cesse attaqués par la critique rationaliste. Les coups sont ardents et simultanés. La lutte est permanente ; elle occupe tous les esprits.

Ils veulent bien reconnaître cependant que ce n'est pas à la religion chrétienne, comme institution sociale, que ces attaques s'adressent : elles ne se produisent que dans l'ordre intellectuel ; « mais, sous les coups portés au christianisme dogmatique, tout l'édifice religieux s'écroule, et tout l'édifice social s'ébranle ; l'empire, l'essence même de la religion s'évanouissent ; l'âme humaine se sent déshéritée et près de périr elle-même avec sa foi ».

Ce n'est pas le fougueux évêque d'Orléans qui, le premier, a poussé ce cri d'alarme. M. Guizot, le défenseur des traditions et des dogmes, et de l'existence des églises constituées, dans un premier livre : « *L'Église et la société chrétienne en 1861* », et dans un second ouvrage : « *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne* », avait donné l'exemple et tracé la voie à M. Dupanloup.

Mais comme le second a dépassé le premier !

M. Guizot reconnaît qu'il a eu si souvent à discuter dans sa vie, qu'il a appris à respecter l'opinion de ses adversaires. Il sait, en effet, rester calme en traitant les questions les plus brû-

lantes, et montrer dans la lutte toute la bienveillance que permet la discussion.

Mais il y a, pour le ministre catholique, des traditions auxquelles il ne peut se soustraire. Les opinions contraires aux dogmes de la religion et, particulièrement, sur l'existence de Dieu, sur sa providence et sa justice, sont des crimes, et, de tout temps, il a fallu les dénoncer à l'animadversion des fidèles et des honnêtes gens, à l'anathème de l'Église. M. Dupanloup s'acquiesce de cette obligation sainte avec une véhémence particulière. La liberté de conscience et comme corollaire, la liberté de discussion en matière religieuse, la faculté d'examiner et de conclure d'après sa conviction personnelle ; ce principe qui a coûté à nos pères tant de sang et de larmes et qui doit nous être d'autant plus cher : tout cela est oublié, méconnu, n'existe pas pour le trop catholique évêque.

Et, cependant, ce prêtre qui se laisse emporter à de telles ardeurs de polémique « est aujourd'hui dans l'Église de France (c'est M. Guizot qui parle) le plus éclairé représentant de sa mission morale et sociale ».

Toutefois, il nous semble qu'il n'y a peut-être pas aussi loin qu'on le pense des théories de l'évêque d'Orléans aux pamphlets de l'évêque de Nîmes.

« Toutes les attaques dont le christianisme est aujourd'hui l'objet, disait M. Guizot, en 1861, quelque diverses qu'elles soient dans leur nature et dans leur mesure, partent d'un même point et tendent à un même but : la négation du surnaturel dans les destinées de l'homme et du monde, l'abolition de l'élément surnaturel dans la religion chrétienne, comme dans toute religion, dans son histoire comme dans ses dogmes.

« Matérialistes, panthéistes, rationalistes ; sceptiques, critiques érudits, les uns hautement, les autres discrètement, tous pensent et parlent sous l'empire de cette idée que le monde et l'homme, la nature morale comme la nature physique sont uniquement gouvernés par des lois générales, permanentes et nécessaires dont aucune volonté spéciale n'est jamais venue et ne vient jamais suspendre ou modifier le cours. »

Et M. Dupanloup s'écrie, aujourd'hui : « Le moment est solennel ; la justice et la providence de Dieu, voilà ce qui est en cause, c'est-à-dire la plus grande question philosophique, morale et religieuse qui se puisse agiter parmi les hommes. » (*L'Athéisme et le Péril social.*)

Cette question de la providence divine suppose nécessairement résolue celle de l'existence d'un Dieu personnel, créateur de l'univers ; ce qui n'empêche pas et M. Guizot et M. Dupanloup de nous parler de la providence en première ligne et de l'athéisme ensuite.

La question de l'existence de Dieu a déjà fait l'objet de plusieurs articles dans le *Réveil*. Comment, en effet, résoudre le problème des origines, sans examiner la théorie du Dieu créateur ? Il y aurait nécessairement double emploi à recommencer cette étude. Et puisque la conclusion n'est pas encore donnée, nous nous placerons dans l'hypothèse la plus favorable pour ceux dont nous examinons en ce moment la doctrine, l'hypothèse d'un Dieu personnel, indépendant du monde et créateur de l'univers.

Quelle doit être, dans cette hypothèse, la providence et la justice divine ?

M. Guizot ne s'explique pas d'une manière bien précise à cet égard, mais M. Dupanloup reproduit dans toute son intégrité la doctrine catholique.

Dieu, créateur de l'univers, en est resté le maître absolu et le législateur ; il tient tout dans sa main et il gouverne comme il lui plaît. Il modifie à sa guise le cours de choses, récompense la vertu et châtie le crime par des maux privés et des calamités publiques ; et tous les désastres, tous les fléaux qu'il répand sur le monde sont un effet de sa justice dont la raison humaine ne peut comprendre les lois et les applications. C'est d'ailleurs dans un monde à venir que nos âmes recevront la véritable récompense ou le juste châtiement.

Et pour justifier cet absolutisme de la Providence et ses effets incompréhensibles, l'évêque invoque l'histoire des croyances humaines et fait appel à la morale et à la métaphysique.

L'histoire des croyances humaines !... Les traditions de l'antiquité et surtout du moyen-âge !...

Voilà, il faut en convenir, un argument préremptoire.

Il y a, dans l'homme, un besoin inné de se rendre compte de son origine et de sa fin, des maux et des bienfaits qui lui arrivent ; et de tout temps il a cherché une explication, et de tout temps cette explication qu'il s'est donnée s'est trouvée au niveau de son intelligence et de son instruction scientifique.

Est-ce que les grands philosophes de l'anti-

quité avaient, sur l'existence et les attributs de Dieu, les mêmes opinions que la foule ?

Et parmi eux n'y avait-il pas discussion et controverse ?

S'il existait des spiritualistes qui croyaient au surnaturel, à l'action permanente et capricieuse de la divinité, ne voyait-on pas aussi, d'un côté, des matérialistes et, de l'autre, des déistes plus ou moins rationalistes qui la repoussaient ?

Lucrèce était-il donc de l'avis de Cicéron ?

Et Cicéron, spiritualiste, ne s'est-il pas moqué, comme le fait remarquer Voltaire, de toutes les superstitions et de tous les sortilèges, et même du bouleversement qu'apporterait Dieu aux lois de la nature ? (*De Divinatione.*)

Est-ce que d'ailleurs le christianisme ne s'est pas affranchi des croyances antiques qui lui ont paru contraires à la révélation divine ou à la raison humaine ?

« Sans doute, dit M. Dupanloup, l'antiquité païenne, en conservant une certaine tradition de ces grands dogmes de la providence et de la justice divine, était loin de les comprendre et d'en pénétrer les saintes obscurités aussi bien que nous pouvons le faire aujourd'hui dans la pleine lumière du christianisme. »

Pourquoi donc d'autres lumières, plus récentes et plus vives, ne pourraient-elles pas éclairer plus brillamment encore les saintes obscurités ?

Est-ce que, malgré la Bible, malgré les croyances antiques, malgré les foudres de l'Église, l'opinion de Galilée sur le mouvement de la terre n'a pas triomphé ? Est-ce que les résultats de la science devraient, aujourd'hui plus encore qu'au moyen-âge, s'incliner devant les commandements de l'Église ?

Étrange aberration ! C'est lorsque la science a détruit la constitution de l'univers telle que l'avait organisée la Genèse et que l'avait comprise jusqu'alors la foi aveugle du moyen-âge, c'est lorsque ces découvertes ont la cruauté de renverser toutes les déclarations bibliques ou évangéliques qu'il faudrait accepter sans examen la théorie professée par l'Église sur la providence !

La providence divine, telle qu'elle est exposée par M. Dupanloup, n'est que la reproduction de la doctrine catholique du moyen-âge, c'est-à-dire d'une époque ignorante, superstitieuse et barbare : devrait-elle donc survivre seule aux ruines de ce triste temps ?

## Feuilleton du RÉVEIL.

## ANGELO

(Suite)

VII

CŒUR D'OR ET CŒUR DE MARBRE.

— Partir ?

— Oui, car moi, qui suis appelé en France, je ne vous laisserai pas ici ; à Florence, c'est le suicide !... Retournez aux lieux de votre enfance, dans votre Tyrol ; cela produira une diversion heureuse dans votre existence. Je voudrais tant voir se réaliser pour vous l'idéal du bonheur ! vous en avez tous les éléments : des vertus, des talents ; les rois vous décorent, les académies vous reçoivent dans leur sein ; partout où vous allez, vous êtes précédé de la réputation d'un des plus grands peintres de l'époque... Un établissement vous serait facile... le mariage irait bien à vos goûts aimants et casaniers.

— Ah ! si je pouvais revenir vers le passé ?  
— Alors, je vous dirais encore : aimez Speranza ; car lorsque Dieu a mis sur le front d'une femme ces deux mots : « Amour et Sincérité », les anges peuvent la prendre pour leur sœur, et les hommes s'agenouiller devant elle.

— Pauvre Speranza ! où est-elle maintenant ?  
— Que ne m'avez-vous écouté !... Regardez... voici la principessa qui s'avance avec son entourage... vous persistez à la voir ?

— Oui, pour lui annoncer mon départ ; car je me rends à vos conseils.

— Bien ! — éloignez-vous un moment, mais observez ; vous irez à elle quand vous m'apercevrez m'éloigner avec son frère ; ce cher colonel, je vais le travailler par Mercure et Mars, dieux de la logique vocale et instrumentale !

Angelo disparut derrière les bosquets, et le comte de Torre-Alba vint présenter ses hommages à Sydonie.

La principessa était entourée de son frère, le colonel Sigismond Commène, du marquis Cigognara, de lord Pallafox, de l'abbé de Matha, et de quelques autres gentilshommes et dames de la noblesse florentine.

Le comte de Torre-Alba se mêla à la conversation qui, grâce à lui, prit une tournure politique.

Le comte parla de l'Autriche et de l'Italie, et ce qu'il dit ne fut pas de nature à lui attirer les applaudissements du colonel Sigismond Commène.

La question était brûlante.

— L'œuvre de l'indépendance d'un peuple opprimé, d'un peuple qu'on torture, s'écria le comte de Torre-Alba, doit s'accomplir tôt ou tard ! Au banquet du Balthazar allemand, qui bois les larmes de l'Italie, la main a reparu, la vieille main sanglante qui traçait sur les murs des salles de festin ces trois mots : *Mandé, Thecel, Pharès* ! Oui, leurs jours sont comptés aux hommes de la vieille politique, des vieux partis, des vieux intérêts. L'Italie belliqueuse doit se réveiller au bruit des tambours de guerre. Et par pitié ! que les soldats de l'Autriche se rangent ce jour-là devant la gueule des canons italiens, car ceux qui combattent pour une cause sainte sont durs comme des chênes verts, tandis que les défenseurs de ce qui est injuste sont cariés d'avance comme le liège qui crie sous l'acier. Il viendra, j'en suis sûr, ce jour qui sera trois fois béni par toute créature aimante, par tous les artistes et par tous les poètes ! Des profondeurs de son esclavage abhorré, l'Italie se relèvera forte, unie, redoutable, plus décidée qu'elle ne le fut jamais, pour le dernier combat. Dans les monts escarpés et les collines ombreuses, dans les carrefours sombres, sur les portes de chaque maison se lèveront des hommes forts pour réclamer leurs droits. Bientôt vont disparaître à jamais de l'Ausonie sacrée les despotismes venus des régions des frimats. Et vous, fleuves, Eridan, Tessin et Tibre, vous roulez, glorieux, vos frat-

ches ondes, depuis le pied des montagnes glacées jusqu'aux baies amoureuses des belles mers du midi ! Et vous, pins des montagnes, vous secouerez sur les guerriers morts votre feuillage ami ! Et vous, Etna, Vésuve, qui nous rapportez dans vos flammes les transports de la terre émue, préparez vos salves formidables pour fêter le jour splendide qui va se lever sur l'Italie délivrée !

Il était évident que le comte de Torre-Alba cherchait un éclat ; il eut lieu.

Quand le comte eut fini, la stupéfaction était au comble.

Le colonel Sigismond Commène, emmenant avec lui le marquis et lord Pallafox, pria à voix basse le comte de Torre-Alba de s'éloigner avec eux de l'entourage ; ce que le comte fit.

— J'appartiens à l'Autriche, dit le colonel Sigismond au comte de Torre-Alba ; je considère donc vos paroles comme une insulte personnelle, et vous en demande raison.

— Enchanté de vous être agréable... répondit le comte ; alors, à l'entour des murs de ces jardins, si vous le voulez bien ; la lune nous verse ses rayons.

Le comte prit au bal ses deux témoins, et le duel eut lieu.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

Arrivons aux arguments tirés de la métaphysique ou de la morale :

« Le mal physique existe, dit M. Dupanloup : il y a les maladies, la mort, toutes les souffrances, toutes les misères qui affligent la nature humaine. C'est un fait, vous ne pouvez pas plus le nier que nous.

« Nous nous donnons de ce fait des explications ; vous les combattez : donnez-nous les vôtres. Vous n'en avez aucune.

« Il n'y a pas de milieu : il faut que vous parliez comme nous ou que vous vous déclariez athées.

« Si vous n'êtes pas athées, si vous croyez en Dieu : « Eh bien ! pourquoi, sous un Dieu bon, ce déluge de maux qui tous les jours inonde la terre ? » Nous disons, nous : « Châtiments, épreuves, remèdes à nos passions et à nos vices, moyens d'expiation et de mériter, source d'éternelles récompenses. »

Vous me permettez, illustre évêque, de vous faire humblement observer que si vos adversaires ne donnent de l'existence des maux physiques aucune explication, il était fort inutile d'employer soixante grandes pages de votre brochure in-octavo à essayer de réfuter leurs opinions.

Et quand vous affirmez qu'il n'y a pas de milieu, qu'il faut nécessairement parler comme vous ou se déclarer athées, vous oubliez un peu rapidement que ceux qui combattent votre système avec le plus d'ardeur sont précisément ceux qui se proclament déistes convaincus et qui ne veulent à aucun prix être athées.

Sans aucun doute, le mal existe, et non-seulement le mal physique, mais encore le mal moral.

Mais, est-ce que la doctrine de l'expiation, du châtiment ou de l'épreuve donne une explication acceptable de la présence du mal sur la terre ? N'est-ce pas, au contraire, la plus irrationnelle de toutes ?

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite au prochain numéro.)

## CHRONIQUE PARISIENNE

Tout n'est ici-bas que contradiction !... Tandis que le gouvernement veut bien accorder quelques adoucissements à l'existence des journaux. Le clergé lance contre eux un réquisitoire des plus violents. L'archevêque de Rennes a puisé dans le vocabulaire des théologiens tous les qualificatifs accusateurs qu'il a pu découvrir : *œuvres impies, œuvres de pestilence, etc.*, etc.

Que l'heure de ces déclamations est bien choisie !...

Quoi ! ces horribles journaux qui auraient mérité d'être anéantis, prendraient une nouvelle vigueur ! On n'a pas laissé les feuilles orthodoxes survivre seules à l'écrasement général. Horreur !...

Et nous nous étonnons de la sainte indignation ! Nous allons entendre tous les évêques faire chorus et applaudir !

Le chroniqueur ne discute pas. Le terrain d'ailleurs est glissant, la pente dangereuse. Mais les accusations dirigées contre les impies, les terreurs de l'enfer, les foudres ecclésiastiques, ne troublent pas leurs consciences et leur laissent l'esprit parfaitement calme.

Des indignations épiscopales qui ne peuvent amener contre les journaux que le jugement de Dieu... Nous devons, hélas ! passer aux poursuites et aux condamnations de la police correctionnelle.

A l'heure où paraîtront ces lignes personne n'ignorera la condamnation de M. Emile de Girardin à cinq mille francs d'amende et de son imprimeur à cent francs.

Mais je tiens surtout à signaler la poursuite dirigée contre un journal philosophique, la *Libre-Pensée*.

Dans un article sur l'ouvrage de M. Boutteville : *la Morale de l'Eglise et la Morale naturelle*, l'auteur aurait commis le délit d'outrage à la morale publique et de dérision contre une religion reconnue.

Espérons que cette fois le ministère public aura mal vu.

Nous nous sommes proclamés, dès le premier jour, libres penseurs ; le journal poursuivi, quelles que soient ses erreurs ou ses fautes, s'il en a commis, doit donc nous rester sympathique.

S'il soutient de préférence l'opinion matérialiste, il accepte volontiers la discussion avec toutes les opinions contraires.

Et nous regretterions vivement pour la philosophie et pour nous une condamnation.

Puisse-t-il ne pas en être ainsi !

C'est toujours le père Félix qui est chargé des conférences à Notre-Dame, pendant le carême. Cette année il a choisi pour sujet : *l'Art et le Beau*.

Et nous avons déjà lu, dans quelques journaux, l'étonnement que leur cause cette nouveauté : *prêcher sur l'esthétique*.

Que vont dire Bossuet et Bourdaloue ? s'écrie le Temps.

Ils applaudiraient, s'ils pouvaient le faire !

Avec la doctrine de l'Eglise rien n'est plus facile que de sanctifier l'art, même la *Vénus de Milo* et *l'Apollon du Belvédère*.

Dieu n'est-il pas l'inspirateur de toute œuvre de génie et de toute œuvre d'art : n'est-ce pas lui qui donne la force et l'adresse pour l'exactitude !

Je ne puis donc m'étonner du choix du sujet. Mais le piquant, l'attrait de ces nouvelles conférences sera de voir révéler au vulgaire comment l'Eglise comprend l'esthétique ; si elle soutient qu'il ne peut y avoir d'œuvres en dehors des conceptions du catholicisme ; si elle n'a examiné que les monuments des pays fidèles et si elle dédaigne les palais et les maisons pour n'apercevoir que les temples.

En un mot, nous pourrions juger du progrès de ses idées dans une question où le dogme n'est pas en cause.

Nous recommandons aux lecteurs du Réveil un ouvrage de M. Luc Desages, intitulé : *De l'Extase ou des Miracles comme phénomènes naturels*.

C'est l'explication scientifique des prétendus mystères des religions. Nous ne saurions trop applaudir à l'esprit d'un semblable livre.

Le *Mariage libre*, par M. Paul Lacombe, mériterait une critique particulière. C'est surtout en se plaçant au point de vue philosophique et moral qu'il fait la critique de l'institution du mariage. Il s'élève avec vigueur contre l'influence des idées catholiques, puis il expose ses idées de réforme, que nous ne pouvons aborder.

M. Sauvestre, de l'*Opinion nationale*, a publié les *Congrégations religieuses*, où, même pour un journal non politique, il y a beaucoup à glaner. Espérons qu'il nous sera donné d'y revenir.

Le grand siècle qui a produit le cornac Millaud et son éléphant Thimothée Trimm, nous devait évidemment l'invention de la *toile-annonce*.

Il faut bien utiliser la badauderie du spectateur pendant l'entr'acte.

Pouquoi la laisser perdre ? Le passant, naturellement curieux, s'arrête devant toutes les affiches, des groupes se forment, on se presse, on se bouscule pour lire l'intéressante annonce.

Or, la curiosité n'a pas disparu avec l'entrée au théâtre, au contraire, les groupes se trouvent naturellement formés, et l'affiche qui se trouve en face d'eux est à la portée de tous les regards.

Il n'y a pas à craindre, d'ailleurs, de nuire à l'expression de l'œuvre et de distraire le spectateur de ses pensées. — Il a vu défilé des mollets et des têtes, il a entendu des mots plus ou moins poivrés, on lui a servi une charge grotesque, donc il a besoin qu'on occupe son esprit pendant l'entr'acte.

Et on ne saurait le faire d'une façon plus digne de l'intelligence et du goût qu'il manifeste que par la *toile-affiche*. Voilà au moins une littérature à sa portée.

Les beaux jours de cette spéculation, si favorables à l'art dramatique, vont revenir. Les directeurs des principaux théâtres de Paris viennent de s'entendre avec divers industriels pour le placement de semblables toiles pendant le temps de l'exposition.

Comme les étrangers vont nous trouver ingénieux !

Mais la spéculation ne s'étendra-t-elle pas jusqu'en province ? Ce serait dommage.

Les Lyonnais, par exemple, ne seraient-ils pas bien heureux d'apprendre, par anticipation, quelle sera pendant la durée de l'exposition universelle le meilleur marchand de pastilles de menthe et autres ou de ces petits instruments dont on a quelquefois besoin en voyage, et encore le bijoutier de ces dames le plus en réputation.

Mais qu'il se rassure, on dit qu'un capitaliste a déjà thuggé cette idée à M. D'Herblay. Cela suffit.

Les *Brebis gâtées* de Th. Barrière n'ont pas fait merveille. Et la province peut se consoler de n'avoir pas vu jouer l'œuvre le même soir qu'à Paris. Elle pourrait même, sans regrets, se priver de toute représentation. Nous y reviendrons.

SPES.

## LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

Le hasard m'a fait jeter les yeux sur un petit livre qui obtient, paraît-il, en librairie et dans les pensionnats de jeunes filles, le plus grand succès : c'est le livre de dévotion à la mode. Certes ! il le mérite bien. Les idées qu'il inspire sont tout à fait en harmonie avec les besoins, les aspirations de la société moderne, et je suis encore ravi d'enthousiasme.

Il s'agit de la *Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*. La femme pieuse qui, pour notre sanctification, a entrepris de raconter cette vie modeste est « une enfant de Marie et du Sacré-Cœur ». Elle a eu soin de donner pour épigraphe à son histoire édifiante, ces paroles que la bienheureuse Marguerite-Marie entendit chanter par les séraphins un jour que le cœur de Jésus lui était apparu :

L'amour triomphe, l'amour jouit,  
L'amour du saint cœur réjouit.

C'est un gentil début ! Voilà vraiment de la poésie. Aussi, c'est dans ce sublime langage que les séraphins chantent perpétuellement les gloires de Dieu !

L'enfant de Marie et du Sacré-Cœur n'a négligé aucun détail. Elle prend la vierge à son berceau et ne la quitte qu'après sa béatification.

Dieu qui a la prescience infinie a comblé de

grâces Marie Alacoque dès sa naissance. « A trois ans, elle montrait une étonnante aversion pour le péché ; à quatre ans, elle aimait déjà la chasteté... (déjà !...), et elle prononçait ces paroles : Mon Dieu, je vous consacre ma pureté ; je fais vœu de chasteté perpétuelle !... »

Vous voyez que les enfants prodiges ne datent pas seulement de notre époque.

Notre héroïne vivait, en effet, il y a deux siècles, dans la paroisse de Vérosvres. Pour elle, le goût de la solitude avait un attrait spécial, et elle passait, à quatre ans, la plus grande partie de son temps à l'église « les genoux nus en terre. »

A l'âge de huit ans elle fut mise « entre les mains des religieuses de Sainte-Claire, à Charolles », pour y faire son éducation ; « nonobstant son attrait pour l'oraison, elle se livrait parfois aux jeux avec vivacité et avec feu. »

Elle aurait pu ainsi transformer son caractère, ne plus quitter les délices de la solitude et de l'oraison perpétuelle, et ce n'est pas, j'imagine, ce qu'aucun père de famille lui aurait reproché, au contraire ! Mais, pour une enfant de Marie et du Sacré-Cœur, il doit en être autrement ; aussi s'empresse-t-elle de nous rassurer : « Dieu, dit-elle, la guérit de cet épanchement trop humain, en lui envoyant une maladie qui la retint pendant quatre ans sur un lit de douleur. » A treize ans, « elle jeûnait trois fois par semaine ; le cilice, la discipline, les chaînes de fer étaient employées continuellement à déchirer son corps. »

Quand on a l'amour du ciel si prodigieusement développé, on ne peut, évidemment, échapper à l'amour des tortures ! Dieu aime le martyr, parce qu'il est infiniment bon.

Parvenue à l'âge de 18 ans, sa famille songea à la marier, mais elle résista avec énergie ; n'avait-elle pas, à quatre ans, fait vœu de chasteté perpétuelle ? Puis, un jour, elle avait entendu la voix de Dieu lui dire : « Je t'ai choisie pour épouse, et nous nous sommes promis fidélité, lorsque tu m'a fait vœu de chasteté ! » et elle continuait à se frapper, à se déchirer le corps, à se ceindre « les reins avec une corde garnie de nœuds, et à serrer si fort, qu'elle était arrivée au point de ne pouvoir ni manger, ni respirer qu'avec douleur. »

C'est peu de temps après qu'elle entra au monastère de Paray-le-Monial.

Ces exemples de tortures religieuses que nous venons de citer ne sont rien en comparaison de celles, qu'une fois installée au couvent, Marguerite-Marie devait se donner. Elle était naturellement très-altérée, « pour se mortifier d'avantage, elle résolut de s'abstenir de boire depuis le jeudi de chaque semaine jusqu'au samedi, » et, comme ses supérieures voulurent bien lui faire défense d'agir ainsi, elle trouva moyen de se mortifier de nouveau en buvant « de l'eau qui coule de la lessive. »

Il y a de saintes désobéissances ?

Une fois elle avait un panaris au doigt ; elle le conserva pendant plusieurs semaines sans rien dire, souffrant des douleurs mortelles jusqu'à ce qu'on s'en aperçut ! A quelques temps de là, Jésus lui étant apparu sous une forme sensible et l'ayant constitué héritière de son cœur elle voulut consommer cet échange de promesse par un acte courageux d'amour : « Prenant un canif, elle forma sur sa poitrine avec cet instrument le saint nom de Jésus en grands caractères profondément gravés... et s'étant aperçue bientôt que la blessure qu'elle s'était faite se fermait trop aisément elle jugea à propos de la rendre plus douloureuse et plus durable ; elle prit une bougie allumée (ce n'était probablement qu'une chandelle... il y a deux siècles !) et avec la flamme, elle renouvela à loisir la gravure du saint nom de Jésus sur sa poitrine. »

« Mais aussi les caresses de Dieu pour Marguerite-Marie devinrent si excessives qu'elles « la mettaient souvent comme hors d'elle-même « et la rendaient presque incapable d'agir en dehors ? »

Enfin, cette chaste fille, dévorée de l'amour de Jésus ne put résister aux blessures qu'elle s'était faite, et elle rendit le dernier soupir à l'âge de 43 ans, en 1690.

Et voilà ce qu'on glorifie encore dans les couvents ! Voilà la lecture dont on se plaît à nourrir l'intelligence et le cœur de nos enfants !

Vous vous doutez bien sans doute, pères de familles, qui confiez tout ce que vous avez de

plus cher à ces religieuses enrégimentées qui vivent en dehors du monde, qu'elles ne peuvent guère instruire leurs élèves sur les devoirs que celles-ci auront à remplir comme épouses et comme mères. Vous seriez trop naïfs s'il en était autrement. Il vous plait, malgré cela, de préférer la congrégation au pensionnat laïque, vous êtes libres. — Mais il faut que vous entrevoyez bien toutes les conséquences.

Ne craignez-vous pas avec de pareils exemples l'exaltation du mysticisme ? Si vous voulez élever vos enfants pour la société, et non pour le cloître, ne leur faites pas prendre en horreur les usages, les besoins de la sociabilité humaine puisqu'ils devront tenir un jour place dans le monde. Et ne perdez pas de vue que, quoiqu'on fasse, l'influence de l'éducation première se reflète sur toute la vie.

Votre désir est de voir se développer et grandir l'intelligence et la raison de vos enfants. Or, croyez-vous que de semblables ouvrages soient faits pour obtenir ce résultat ? Ils enseignent l'abdication de la pensée et de la réflexion !

C'est de l'hallucination, de la folie.

Mais en ferez-vous même de sages filles agréables à leur créateur ?

Quel est donc ce Dieu que les congrégations religieuses continuent à rêver ! Quelle noble idée elle en donnent ! C'est un barbare qui se rejouit des macérations et des tortures ; c'est un être invincible qui se matérialise à volonté pour faire entendre à ses religieuses, à ses épouses, un langage d'amour que le romancier n'oserait pas écrire !

Est-ce donc pour honorer ce que la raison réprouve qu'on a ainsi béatifié Marguerite-Marie Alacoque ?

Il faut s'hébété, disait Pascal, pour s'obliger soi-même à croire ce que la raison refuse de comprendre ;

CH. DUCOLOMBIER.

## CHRONIQUE LYONNAISE

Qu'il est fâcheux qu'au lieu de quatre pages nous n'en ayons pas le double ou le triple à notre disposition, nous pourrions alors donner chaque semaine une revue de la presse littéraire et philosophique, signaler les articles les plus importants, en reproduire les principaux passages. Nous rendrions compte des ouvrages nouveaux les plus intéressants ; mais toujours l'espace nous manque et notre imprimeur, qui n'est pas facile, nous fait la guerre parce qu'il a trop de copie.

Alors il taille, il coupe dans la chronique. Et si on le laissait faire elle aurait bientôt disparu.

Qui donc avait prétendu que les opinions religieuses de l'abbé Callot, curé aimé de l'église du Bon-Pasteur, récemment nommé évêque d'Oran, se trouvaient en désaccord sur plusieurs points avec l'orthodoxie romaine ?

C'était une mauvaise plaisanterie ou une grave erreur.

Il n'y a pas de prêtre plus dévoué au Saint-Siège. Et il a tenu à faire publier par les journaux une profession de foi et de soumission que signerait le cardinal Antonelli, lui-même, des deux mains.

S'il a eu quelques discussions avec son évêque à l'occasion du changement de liturgie dans le diocèse, il est complètement venu à résipiscence. Il s'est incliné devant l'autorité religieuse du pape et de son représentant.

Donc l'Eglise peut être rassurée. D'ailleurs, elle paraît avoir définitivement résolu le problème de l'absorption des dissidents. Il n'y a plus, dans tout l'Occident, qu'une église catholique : l'Eglise romaine.

Mais l'unité de doctrine et la concentration des forces religieuses, bien loin de causer quelque effroi aux libres-penseurs les réjouissent.

Ils connaîtront au moins exactement toutes les opinions. — Les dissidences seront mieux accentuées. La discussion sera plus facile, son objet mieux défini. Et les conséquences contraires mieux entrevues.

Il y a donc, à Lyon, des salons littéraires... Vous ne vous en seriez pas douté. Ils sont si rares ! Mais enfin ils existent. Et c'est grâce à l'influence féminine.

On a beaucoup applaudi, dimanche dernier, dans un de ces salons, un proverbe en un acte, de M<sup>me</sup> Irma Plissonnette.

Il n'y a pas de rose sans épines, tel est le titre de ce marivaudage. M. D'Herblay a bien soin de ne pas accueillir d'aussi charmantes bluette. Il préfère les *Parents de province* et autres vaudevilles de la même force.

Mais ce directeur amoureux des inepties de la *Vie parisienne* et de ses succès prolongés se trouve menacé de la démolition de son petit théâtre à exhibitions.

Apprenez, en effet, bienheureux lecteurs, si vous l'ignorez encore, qu'une société s'organise enfin pour la reconstruction de cette ignoble baraque qu'on appelle les Célestins. Et cette reconstruction doit coïncider avec le prolongement de la rue des Archers. Est-ce le feuilleton de M. Sarcey qui a produit ce résultat ?

C'est bien définitivement le 17 qu'aura lieu le concert de l'Union chorale. Renard, Holtz,

M<sup>me</sup> Sallard, M. et peut-être M<sup>me</sup> Meillet sont chargés de la partie vocale. M. Chavannes, du régiment des gendarmes de la garde, si justement apprécié lors de sa première audition, viendra tout exprès de Paris pour renouer connaissance. Les *Enfants de la Loire*, qui sont presque devenus ceux du Rhône, arriveront par l'express avec leur chef, leurs casquettes et leur talent.

Elle me pleurera figure dans le programme. On nous demande, à ce propos, ce qu'est devenu Sixte Delorme.

Le gros, l'immense, le colossal Berger, l'homme fort aux carambolages de tous genres est, en même temps, président d'une société musicale, l'*Harmonie de Lyon*.

Et ce président émérite ne manque pas d'imagination. Il veut organiser à Lyon des concerts populaires, et il annonce que le 1<sup>er</sup> aura lieu le 10 mars prochain, à l'Alcazar.

L'idée est bonne. Mais qui dirigera ? La est l'écueil. *Le non arbitraire est 951 GONZAGUE.*

Un accident arrivé pendant la mise en page du journal, nous oblige à renvoyer au prochain N<sup>o</sup>, la suite de la *Vie d'Armand le Bailly*.

CONFÉRENCE

SUR LE RATIONALISME DE LA MISÈRE

MÉMOIRES DE CATHERINE. (Suite et fin.)

III

Rentrée dans un atelier plus honnête, afin d'obtenir mon livret d'ouvrière, ah bien, oui ! Il vallait certes mieux me placer domestique. Une domestique c'est toujours propre, fraîche, grasse ; ça va à Bellecour en beau tablier blanc, tenant par la main un véritable ange tout rose, empanaché comme un chien savant et vêtu en valet de carreau. Et puis j'avais un fonds de commerce : j'étais nourrice.

Après que tous les bureaux de placements m'eurent volée, ma cousine me trouva enfin une place chez un honorable fabricant de sommiers élastiques. Me voilà installée nourrice d'un gros garçon robuste et méchant, mesurant quatre mois : j'avais 250 francs et des étrennes. On me pria de répondre au nom de Marie, vu que la sœur de Monsieur s'appelait comme moi.

Madame était une femme aux manières distinguées et sans prétentions ; intelligente, bonne, capable, elle ne dédaignait pas plus le fourneau et ses écritures que sa glace, qui l'en récompensait en lui montrant le visage le plus gracieux. Connaissant mon histoire, elle se plaisait à me donner, sur mon avenir, des conseils d'amie que j'écoutais religieusement en admirant la belle coupe de sa robe, l'adorable négligence de sa coiffure, l'harmonie de ses nœuds de rubans et le chatolement de deux boucles d'oreilles. Je me retirais convaincue..... en pensant : Mon Dieu ! quand pourrai-je m'ha biller comme cela ?

Son mari était jeune, galant, spirituel et surtout d'une folle gaité ; il aimait sa femme, sans détester les autres. Il n'y avait pas de comparaison possible entre lui et mon cabot de canut.

La vue d'un intérieur confortablement heureux m'inspira de nouveaux goûts et de nouvelles pensées, mais sans discernement : je pris la forme pour le fond. Madame obéissait à la mode en femme d'esprit ; on est toujours plus ridicule que la mode quand on ne la suit pas. Je me mis à rêver colifichets.

Depuis le sevrage du marmot, j'avais pris une taille fine ; un gentil miroir me disait que j'avais des yeux bleus, des cheveux blonds, une bouche rose, des dents blanches, la peau douce et vaporeuse, le nez bien fait, les oreilles mignonnes ; en vrai petit gendarme d'amour, j'étais contente de moi. Tout ce que j'avais de paysanne était disparu ; Madame m'avait enseigné à lire, à écrire et à mettre de la rectitude dans ma toilette. Monsieur me tapait sur la joue, quand madame n'était pas là ; sa main était bien veloutée ! Le tourlourou n'osa plus m'accoster à la promenade, l'officier seul me couvrit d'un regard d'admiration. J'avais enjambé les grades inférieurs. Je triomphais du commis, du porteur de breloques, de monsieur, de madame, de l'armée sur toute la ligne enfin.

Hélas ! cet édifice de suprême félicité croula sous la plus stupide des imprudences. Un matin, en arrangeant le cabinet de toilette de madame, je posai la main sur une boîte de poudre de riz ; le diable me tenta. — Un peu de poudre sur le visage, ça doit m'aller, pensai-je. — Et, ni une ni deux, me voilà enfarinée de la plus large fa-

çon. En ce moment, madame appela : — Marie ! — Vite je ferme la boîte et j'accours. En passant dans le corridor je heurte monsieur qui m'embrassa ; je laisse faire. J'arrive au salon. A ma vue, madame part d'un grand éclat de rire !.... J'avais une figure de pierrot !

Elle appelle son mari, il vient ; elle le regarde, pousse un cri et reste stupéfaite, immobile et sérieuse. Monsieur demande ce qu'il y a. — Regardez-vous à la glace, répondit-elle sèchement. — En effet, monsieur avait les lèvres et le bout du nez tout blancs.... En foi de quoi, on me tint largement compte de ma quinzaine.

Le soir même, j'entrais chez ma cousine, qui me remit une seconde lettre de ma tante. La bonne femme écrivait :

« Je t'écris de la main droite, vu que je me suis brûlé la main gauche. Ton père a gagné son procès ; il espère le regagner encore une fois. Nous avons eu, cette automne, trois veaux et six vaches de lait. Ta mère vient d'accoucher de deux bessons. Toutes les poules ont couvé, les agneaux nous passent entre les jambes. La mère Guillot a fait une fille. Le curé n'en peut plus de baptêmes. Pâcou a des os pour un mois ; le vétérinaire l'a sauvé d'une indigestion... Il n'y a donc que toi qui vas rester fille. François est revenu avec un doigt de moins et une médaille de plus ; il cherche une femme, une bonne et grosse paysanne comme toi... Il n'y peut plus tenir ! Viens vite, vite !  
« Ta tante, MYETTE. »

Ah ben ouiche !!

IV.

Cependant, je réfléchis qu'une pareille conduite était insolide, et qu'il était prudent que je changeasse mon plan de vie. — Puisque l'intérieur domestique ne m'a rien valu, me disais-je, allons au milieu de tout le monde, ce sera probablement le moyen d'être le plus seule. Mais où ?... Ah ! j'y suis... Dans une brasserie. Là, tout le monde parle et ne dit rien ; tout le monde voit sans regarder, entend sans écouter. On passe, et l'on est aussitôt oubliée, comme la mousse blanche qui déborde de la canette, comme la fumée des cigares qui s'échappe par les impostes. — Et j'entraî dans une brasserie.

D'abord le métier me plut : cette vie active du moment au moment, cette course échevelée de la choppe au robinet, du robinet à la table (trente kilomètre par jour), ne laissaient point de place aux extravagantes. Tout allait pour le mieux, j'étais presque heureuse. Je dis presque, car le cœur réclamait sa part ; jusque-là il n'avait pas vécu. Pauvre cœur, c'est toi qui allais commencer ma pénitence !

Un quidam, jeune encore, bien couvert, moustaches en crocs, raie sur le front, ruban à la boutonnière et étrennes sur table à la moindre consommation, me faisait deux doigts de cour. Naturellement sensible, confiante et crédule, je voyais flotter dans la brume de l'horizon le voile de l'hyménée. Un soir, assise de rrièrele paravent, fatiguée, mais heureuse, j'entendis mon amoureux deviser sur mon compte avec ses amis :

- Hein ! je tiens la petite.
- Parce que nous n'y avons pas tenu.
- Des conquêtes comme celle-là...
- Au fait, qu'est-ce qu'une fille de brasserie ?
- Une porte volante...
- Qui s'ouvre des deux côtés !...

Vrai, comme je m'appelle Catherine, j'allais leur lancer Cambrinus à la tête ! Mon amour s'envola ainsi qu'un brin de duvet au milieu d'une tempête ; ma dignité resta seule, debout, inébranlable, je m'y appuyai solidement. Je résolus de ne plus être le sujet et le but des plaisanteries indécentes de tous ces désœuvrés qui nient l'honneur et l'honnêteté, salissent l'amour et déchiquent la vertu dont les morceaux vont assaisonner leurs vices.

J'allais pleurer chez ma cousine, qui crut me consoler en me remettant une nouvelle lettre de ma chère tante. Voici ce qu'elle contenait :

« Dieu merci, nous nous portons tous assez bien. Je me suis cassé la jambe en tombant de mon lit ; j'ai été voir Jean Piton, le sorcier, les médecins sont tous des ânes, il a fait trois signes de croix sur mon mal et il m'a donné à boire, au clair de lune, sept verres d'eau qui avaient passé la nuit au cimetière : rien n'a fait. Les médecins de Crémieu m'ont coupé la jambe et m'en ont mis une autre en bois ;

ça fait que mes souliers me dureront un an de plus.

« Ta mère est morte des suites de sa dix-septième couche. Le feu a pris à notre grange qui heureusement n'était pas assurée par les compagnies qui sont toutes des voleuses ; tout à brûlé, la maison aussi. Ton père qui avait gagné onze procès en a perdu douze : on a vendu le champ pour les frais ; il ne pourra plus recommencer. Il est devenu fou, et reste toute la journée assis à la porte de son avocat, où on lui porte à manger.

« Tes frères et sœurs se sont éparpillés dans le pays comme les oiseaux, le bétail les a suivis. Pâcou est devenu enragé ; il a mordu M. le maire la veille des élections, heureusement que le garde champêtre l'a assommé d'un coup de trique. François fréquente la Glouglotte. Pourquoi ne reviens-tu pas ? J'ai si peu de temps à vivre.

Ta tante, MYETTE.

V

Retourner au pays, oserais-je ? Le puis-je, après tant de malheurs là-bas, tant d'étourderies ici ? Et puis François n'est pas pour moi.... Je reste. Je suis jolie, avenante, j'entrerai de moiselle dans un magasin.... Non. Très-souvent on se sert d'une fille comme d'une poupée, souriante de jeunesse, derrière une vitrine, pour attirer l'acheteur : c'est le commencement de la prostitution, celle des yeux. — Tiens ! j'ai de la voix, faisons-nous chanteuse, artiste, on gagne, dit-on, cinq à six cents francs par mois, la paie d'un sous-préfet.... Mais on en dépense huit.... Où prendre la différence ? — Il faut cependant vivre, et vivre honnêtement. Soyons lingère, repasseuse, tailleur à la journée ; j'habiterai avec ma cousine la revendeuse de gages.

Depuis longtemps c'est dit et fait.

Ma tante Myette est morte, c'est M. l'adjoint qui m'a envoyé cette triste nouvelle :

« Mlle Myette, votre tante, m'écrit-il, est tombée dans une citerne en poursuivant un canard, votre cousin François lui a jeté une corde ; elle s'y est cramponnée juste le temps qu'il lui a fallu pour vous envoyer sa bénédiction. On l'a retirée assez tôt pour pouvoir l'enterrer demain à onze heures et quart.  
« Votre serviteur dévoué,  
« O. PIGNON. »

P. S. — Si vous avez quelques droits à son héritage, envoyez-nous de l'argent.

Messieurs, ma lecture est heureusement finie, que ceux qui ne dorment pas réveillent les autres.

La séance est levée.

PIERRE DÉCHAUT.  
(La fin au prochain numéro.)

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

LE PROBLÈME DES ORIGINES (Suite)

Quels religieux accents ! En lisant ces pages et beaucoup d'autres, qui ne serait tenté de croire au déiste le plus pieux !

Et cependant ce serait une illusion. M. Renan a, il est vrai, le sentiment profondément religieux mais il y a lutte entre son cœur et sa raison.

Il n'a pu s'empêcher de céder à l'irrésistible attrait de ce qu'il appelle un manque de respect et de sagesse, il a donné aussi sa définition de la divinité.

« Sous une forme ou sous une autre, dit-il, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins suprasensibles, la catégorie de l'idéal (c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal) comme l'espace et le temps sont les catégories des corps (c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps). En d'autres termes, l'homme placé devant les choses belles, bonnes ou vraies, fort de lui-même et suspendu par un charme céleste anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe. Qu'est-ce que cela, si ce n'est adorer ! »

Dans le même écrit, M. Renan nous dit que « Dans la nature et dans l'histoire, il voit mieux le divin que dans les formules abstraites d'une théodicée artificielle » que « l'absolu de la justice et de la raison ne se manifeste que dans l'humanité. » Envisagé hors de l'humanité, cet absolu n'est qu'une abstraction ; envisagé dans l'humanité, il est une réalité. « Et ne dites pas que la forme qu'il revêt entre les mains de l'homme la souille et l'abaisse. Non, non, l'infini n'existe que quand il revêt une forme finie. Dieu ne se voit que dans ses incarnations. »

Plus loin il ajoute que « la vraie théologie est la science de l'universel-devenir »

« La science du monde et de l'humanité aboutissant à la poésie et à l'art, et pardessus tout, à la morale. »

« Que la physique, l'astronomie et l'histoire seules sont les lois de l'être et ont une pleine réalité... »

Il approuve cette formule de M. Vacherot que « Dieu est l'idée du monde et que le monde la réalité de Dieu. » Et plus loin, que si l'humanité n'était qu'intelligente elle serait athée ; que c'est le sentiment seul, le sentiment moral qui révèle Dieu, que c'est s'abuser que de demander la divinité à l'expérience ou à l'abstraction. Ni théodicée expérimentale, ni théodicée spéculative.

Enfin, il assure qu'un sentiment mélancolique parle à l'homme de son origine inconnue et de sa destinée divine, vérité que pour son malheur il lui est impossible de prouver, car elle est supérieure à l'entendement, et l'homme ne saurait ni la démontrer, ni s'y soustraire.

Toutes ces citations nous prouvent chez l'auteur, une pensée vague, indécise, flottante, sentimentale et souvent en flagrante contradiction avec elle-même.

Il est, dès lors, fort difficile de résumer sa théorie, d'en condenser les éléments.

Est-il ou n'est-il pas matérialiste ?

Quand il dit que Dieu est l'idée du monde et le monde est la réalité de Dieu, que Dieu est l'universel devenir, que l'absolu de la justice ne se manifeste que dans l'humanité. — Il est, ce me semble bien près du matérialisme. — Le monde est tout. — Dieu n'est qu'un idéal, c'est-à-dire une abstraction.

Mais d'un autre côté, et surtout dans ses derniers ouvrages qui semblent compléter sa pensée, nous rencontrons ces affirmations répétées que Dieu est, que le sentiment moral froissé par les grandes injustices révèle Dieu. Il y a donc quelque être existant réellement qui dispose d'une justice supérieure à celle des hommes. — Etre caché que l'on prie et qui ne peut pas être une idole ou une abstraction.

Nous ne croyons donc pas qu'on puisse admettre que M. Renan soit entièrement matérialiste. Il se défend d'ailleurs très-énergiquement d'être panthéiste.

Mais alors quel est son Dieu ? Essayons de le découvrir.

Dieu est le type que l'homme se fait du beau et du vrai de la science et de l'art, et de tout ce qui excite les grandes aspirations de l'âme et du cœur, vers un idéal transcendant. Dieu est la suprême exaltation des nobles sentiments.

Mais cet idéal, ce type ne peut pas être déterminé, liberté absolue et laissée à l'intelligence ou aux fantaisies de la conception individuelle. chacun peut imprimer à cet idéal son cachet particulier.

Mais cet idéal a-t-il sa réalisation dans un être distinct de l'ensemble des choses ? Non, c'est le monde qui est la réalité de Dieu, réalité qui ne sera jamais en rapport avec l'idéal. — Dieu est l'universel devenir. Cet idéal, tel que nous le concevons, n'est donc qu'une création de notre pensée, il n'a d'existence que dans l'esprit humain. La réalité est bien inférieure à la conception.

Voilà telle que nous l'avons comprise la pensée de l'auteur. Mais nous ne pouvons affirmer de ne pas nous tromper. M. Renan, nous le savons, pose en principe qu'il ne faut pas déterminer Dieu.

Trouvons-nous dans toutes ces idées une solution du problème des origines satisfaisante pour la raison et la conscience ?

Non, assurément.

Que l'intelligence qui conçoit Dieu, en fasse le plus bel idéal qu'il lui soit permis d'entrevoir ou de rêver, qu'elle lui attribue toutes les perfections, c'est ce qui s'est produit de tout temps.

La conception de cet idéal est une conséquence nécessaire de la pensée de Dieu. M. Renan, à ce point de vue ; ne nous apprend rien de nouveau, mais cet idéal, cette conception de la pensée humaine n'est que l'attribut des qualités que nous donnons à l'être qui est Dieu. C'est la forme sous laquelle nous le concevons.

Ces qualités, ces attributs, ces perfections, cette forme, doivent s'appliquer à une personnalité ; autrement ce ne sont que des rêves, des chimères.

Or, suivant M. Renan il n'y a pas d'être réel en dehors du monde. C'est le monde qui est forcément la réalisation de l'idéal. Et l'idéal ne sera jamais complètement réalisé. Dieu se fait, dit-il, quelque part. C'est l'universel devenir. Donc les conceptions de l'idéal sont au moins en partie effet de pure imagination, un rêve.

Mais ce monde qui est la seule réalisation de Dieu, comment donc s'est-il formé ? Qui lui a imprimé cette loi du progrès infini qui lui permettra d'être l'idéal à la consommation des temps ?

« Toutes les facultés, dit M. Renan, que le déisme vulgaire attribue à Dieu n'ont jamais existé dans un cerveau, »... « Il n'y a jamais eu de prévoyance, de perception des objets extérieurs, de conscience, enfin, sans un système nerveux. »

« Les sciences supposent qu'il n'y a pas d'être libre supérieur à l'homme auquel on puisse attribuer une part appréciable dans la conduite morale, pas plus que dans la conduite matérielle de l'univers. »

Ne faut-il pas avec de semblables espérances, avec un tel système de perfectionnement, d'idéalisation continu, une activité intelligente à l'origine ?

Que si vous admettez l'éternité du monde et l'éternité de la loi qui le régit, nous retombons dans toutes les difficultés que cette éternelle question de la connaissance de Dieu a fait naître.

L'éternité de la matière s'organisant en vertu d'une loi qui est en elle, loi fatale quoique ce soit la loi du progrès, est aussi difficile à comprendre que l'éternité d'une cause intelligente indépendante de la matière.

Ne soyons donc pas surpris que M. Renan, après toutes ces vagues et insaisissables explications, arrive à repousser la raison et l'expérience, et ne demande la connaissance de Dieu qu'au sentiment. L'origine du monde est pour l'entendement un problème insoluble, auquel il ne peut se soustraire.

Puisse cette conclusion paraître suffisante aux âmes tendres et douces, aux adorateurs du sentiment et de l'amour, à ceux dont-ils guident toutes les pensées, et tous les actes. Nous avons le malheur d'aimer un peu trop la raison et l'expérience, de suivre un peu trop leurs inspirations, de les croire trop nécessaires dans une semblable question, pour nous contenter du sentiment.

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite prochainement)

SOCIÉTÉ DES AMIS-DES-ARTS

Le Salon de 1867

PAYSAGES (suite).

Ce qu'il y aurait de mieux à faire de M. BIARD, serait évidemment de n'en pas parler.

Son tableau intitulé : *Mon Atelier*, est d'un mauvais goût qui frise l'inconvenance.

Ah çà ! quelle manie ont donc certains peintres à se mettre ainsi en scène. — Personne ne s'étonnera de voir désigner le paysage de M. BRETON, — *Après la pluie*, comme un des plus brillants de l'Exposition. Jamais ce peintre n'a été au-dessous de lui-même, et cette année il s'est surpassé.

Comme on respire à l'aise et à plein poumon sous ces frais ombrages, comme on sent l'air et la lumière circuler dans ces branches humides.

On voit perler à travers le feuillage, ainsi que sur le gazon, les dernières gouttelettes de l'averse qui vient de tomber.

— Hâte-toi, pêcheur, de jeter tes filets ; car le ciel devient de plus en plus sombre et menaçant.

— Voit ces nuages noirs qui s'amoncellent sur ta tête ; écoute comme un avertissement le roulement lointain du tonnerre. — Hâte-toi, pêcheur ; profite de ce court instant de répit que te donne la nature ; déjà, l'oiseau effrayé n'ayant plus le temps de regagner son nid, cherche un abri dans les plus grosses branches.

— Hâte-toi, pêcheur. M. GUDIN, est, et sera toujours, un étincelant peintre de marine.

Il y a dans la moindre de ses toiles, un soleil d'or qui éblouit. Je regrette que son nouveau tableau (355), soit placé trop haut, les bijoux demandent à être admirés de près.

M. FRANÇAIS a une toile, intitulée la *Source*. Quand le visiteur a le nez dessus, il reconnaît qu'il y a de jolis détails, mais qu'il s'éloigne pour juger l'ensemble, il n'a plus devant les yeux qu'un paysage incolore, au soleil terne, et dont tous les plans se confondent.

Tous les artistes louent beaucoup le grand tableau de M. BOULOGNE ; on y remarque, en effet, une exécution large et facile, et le vrai sentiment de la couleur. On y voit également que si M. BOULOGNE a su prendre les qualités de son maître (M. Daubigny), il a su aussi éviter les défauts.

M. HUMBERT a une spécialité dans laquelle il persévère. Chaque année, il envoie au salon un certain nombre de vaches. On en voit à tout bout de champ.

Aussi est-il parvenu à se faire dans ce genre une réputation méritée. Lui seul a surpris le secret de ses effets de lumière sur les dos bigarrés de ces ruminants. Ses vaches sont tellement nature, que lorsqu'on les regarde, on croit les reconnaître. On se retient pour ne pas leur tendre un morceau de sucre et leur dire. — Allons, viens ma grosse blanchette, tiens..... prends.

Malheureusement, M. Humbert se croit trop obligé, pour faire ressortir ses quadrupèdes, de choisir des paysages sombres et des ciels noirs ; ce qui est en complet désaccord avec le soleil du premier plan.

Je ne puis que signaler aux amateurs le joli soleil couchant de M. BISCAYE.

M. DUNANT, nous a donné une seconde édition réduite et moins réussie de son *Lac des Quatre-Cantons* du dernier salon.

Quant à sa *Chute du Reichembach*, elle rappelle trop dans ses défauts le genre Ponthus-Cinier : beaucoup trop de détails dans l'étude de ses fuyants qui sont trop accentués, vu leurs plans. Ce peintre a aussi une trop grande tendance à charger ses tableaux en couleur.

Un coup de soleil dans une forêt, de M. LANGEROCK, est plutôt une maquette décorative, qu'une étude.

La nature est assez grandiose et assez bien faite par elle-même pour qu'on puisse se dispenser de l'arranger, d'y ajouter ; comme fond de théâtre, c'est parfait, comme paysage, ce n'est pas vrai.

M. ALLEMAND est un peintre consciencieux. Ces deux petits tableaux de la *Bresse* et du *Rhône* exhalent un véritable parfum de vérité. Le vrai : voilà en effet l'objet de ses recherches, et il le trouve souvent, seulement je suis encore à chercher dans ces deux tableaux, un premier plan qui soit plus accentué, plus travaillé que le fond. On dirait que M. Allemand découpe dans des toiles plus grandes celles qu'il nous envoie : les premiers plans restent chez lui, et nous n'avons à juger que les fonds.

Cet artiste a en outre une prédisposition à trop assombrir l'aspect des choses ; tous ces paysages sont mornes et pluvieux.

Aussi ses tableaux ne sont pas de ceux qui vous invitent à la promenade ; on les regarde, on les admire, mais on n'est pas tenté d'y entrer, on aime mieux rester devant, car on craint de voir crever ces nuages noirs.

M. APPIAN. Incontestablement M. Appian occupe, parmi nos paysagistes lyonnais, le haut du pinceau.

Il ne procède de personne. Il est lui : qualité rare par le temps qui court. Mais au point de vue de la couleur, il ferait bien de chercher à imiter un peu mieux la nature.

Du vert, encore du vert, toujours du vert ; cette diablerie de couleur commence à inquiéter le sentiment public.

La police devrait s'en mêler, que diable.

Grâce à la facilité d'exécution qu'il possède, M. Appian nous a donné cette année, comme toujours, sept ou huit toiles et deux fusins remarquables.

Parmi les moins verts et par conséquent les meilleurs de ses paysages, il faut citer : *Un soir à Chanaz* (28).

Les compositions de cet artiste expriment en général un goût de simplicité qui attache. Il aime particulièrement les sites calmes, les eaux tranquilles : jamais, dans ces toiles, on ne voit de ces arrangements forcés, compliqués ; point de ces morceaux à emporte-pièce qu'emploient trop souvent ses collègues ; tout y est sans recherches apparentes. On sent que le peintre veut surtout reproduire la nature telle qu'on la voit tous les jours, en néglige.

Dans tous ses tableaux, ses premiers plans sont travaillés consciencieusement ; ses fuyants sont bien compris, ses eaux surtout se font remarquer par leur transparence, et si ce n'était ce maudit vert qui revient sans cesse, on admirerait tout sans restriction.

Avant de peindre, M. Appian avait commencé sa carrière par un genre qu'il créa pour ainsi dire.

Ses fusins le firent connaître et furent bien vite appréciés des amateurs.

Mais bientôt le fusin ne suffit plus à cette tête ardente ; il lui fallut la palette, le prestige de la couleur.

A partir de ce moment il délaissa presque un genre où il était célèbre, pour la peinture où il a encore sa réputation à consacrer.

La manière de travailler de M. Appian est vraiment extraordinaire.

On est ahuri de la facilité avec laquelle il brosse un tableau, ou *torche* un fusin.

Ces derniers surtout ne lui coûtent, pour ainsi dire, aucun labeur.

Fusinant, essayant, grabotant... puis, mécontent de son ouvrage, rejetant le tout pour le recommencer, le repolire encore, se servant, pour dessiner, du premier morceau de braise ou de *charbon* qui lui tombe sous la main, et cela, en *riant*, comme en se jouant ; posant une touche heureuse, trouvant un effet pittoresque entre un mot et une chansonnette.....

...Et, de tout cela, ressort ruisselant de lumière et même de couleur un fusin qui parle à l'âme autant qu'aux yeux.

C'est le seul paysagiste lyonnais qui, l'année dernière, à l'Exposition de Paris, ait trouvé grâce devant la mordante critique d'Edmond About, un maître en l'art difficile de bien juger.

M. VERNEY. Au risque d'être conspué, par M. L. Garel, j'avouerai que je n'ai pas un enthousiasme fou pour le talent de M. Verney.

Certes, je suis ennemi de la manière *léchée* mais en tout il faut de la mesure, et je n'admets pas non plus cette peinture à coups de sabre.

J'ai la naïveté de vouloir retrouver, dans un arbre peint, des branches et des feuilles : et je défie bien MM. les admirateurs de M. Verney de reconnaître, dans un seul de ses paysages, une branche d'arbre, étudiée même médiocrement.

Un coup de balai simule le tronc, un pochon en haut, voilà un arbre. Le reste est à l'avenant.

Ce qui n'empêche pas ces derniers de s'écrier en chœur : — Quel effet, comme c'est largement traité (je crois bien), et comme on devine, en regardant cette toile, la facilité, la rapidité d'exécution !

Eh bien non ! M. Verney ne peut même pas alléguer, comme circonstance atténuante, la rapidité avec laquelle il brosse ses... pochades.

Il se garderait bien de donner un seul coup de... pinceau dont il n'aurait préalablement recherché la place très-exacte, et discuté l'effet qu'il devra produire ; avant d'en distribuer un second, il s'éloigne de quelques pas, juge, com-

pare et s'assure si le premier a bien le cachet naïf, l'air lâché qu'il veut lui donner. Le tableau s'achève de la sorte.

Aussi, ces paysages sont-ils de ceux qui ne parlent pas à tous le monde. L'amateur s'arrête, étonné de trouver des qualités réelles dans ce désordre de lignes, ce chaos de couleurs ; mais le commun des mortels passe indifférent, et s'il s'arrête, c'est pour trouver étrange que l'on ait reçu une pareille *croûte*.

M. Verney est un paysagiste en gros, il ne fait pas le détail ; aussi manque-t-il dans ses toiles, le morceau qui séduit, qui attache.... le trait lumineux.

Quant j'aurai reconnu une grande recherche de tons, du sentiment, ainsi qu'une bonne mise en place, j'aurai donné à cet artiste tous les éloges dont je puis disposer en sa faveur.

JULES SÉVÈRE.

(La fin prochainement.)

Erratum. — Dans ma dernière causerie, il s'est introduit plusieurs erreurs de mise en page ; je compte sur l'intelligence du lecteur pour reconstruire le sens altéré.



THÉÂTRES DE LYON

*L'Africaine*. Dès six heures et demie la salle est comble, et lorsque, sept heures sonnant au beffroi municipal, M. Luigini prend en main le bâton du commandement, le caissier enregistre une recette qui varie de 4,000 à 4,400 francs, c'est d'un bon augure.

Après une courte introduction dont le motif principal, grave et large conception — se retrouve au second acte, la toile se lève sur la grande salle du Conseil de l'Amirauté, à Lisbonne ; décors très-bien réussis, que la claque ne manque jamais d'applaudir, malgré les murmures des spectateurs désireux de ne pas perdre une seule note de la musique du maître.

Au lever du rideau, la scène est vide. Mandée par son père, — l'amiral don Diégo, — Inès raconte, — c'est la centième fois peut-être, — à sa confidente Anna son amour pour Vasco de Gama et les craintes que lui inspire la vie de cet amant adoré.

Pour charmer les loisirs d'une attente qui dure depuis deux ans déjà, la belle roucoule une romance que, la veille de son départ, le brillant officier chanta sous son balcon. Mélodie douce et rêveuse, pleine de grâce et de poésie, premier diamant de cette collection de perles fines, cette ballade obtient chaque soir un grand succès ; M<sup>me</sup> Sallard s'y fait applaudir avec raison, cependant je trouve qu'elle n'en accentue pas assez l'idée ou, si je puis m'exprimer ainsi, la ponctuation musicale.

Surviennent don Pedro et l'amiral ; celui-ci annonce en même temps à sa fille la perte du navire de Diaz, la mort de son lieutenant et le projet qu'il a formé de l'unir à don Pedro. Inès, fidèle au souvenir du défunt, résiste à la volonté de son père et refuse de consentir à l'union qu'il a projetée, puis elle se retire dans son appartement pour pleurer à son aise, non toutefois sans avoir chanté sa partie dans un trio d'une facture élégante et savamment étudiée. Mais l'heure du conseil est venue. Annoncés par un huissier les conseillers, grands du royaume, sénateurs entrent en séance, précédant le grand inquisiteur et les membres du haut clergé portugais. Des groupes se forment, et bientôt chacun prend sa place habituelle : à droite les représentants mitrés de l'inquisition à gauche les seigneurs jeunes et enthousiastes, partisans des idées progressistes, au centre les modérés de tous les partis ; on se croirait en pleine session législative. Don Alvar, une variété d'Emile Olivier, annonce que Vasco, échappé presque seul au naufrage, demande à tenter une seconde expérience, certain qu'il est de la réussite de ses projets. Ce dernier est introduit, amenant avec lui deux esclaves d'une race jusqu'alors inconnue, preuve vivante de l'existence de pays encore inexplorés. Interrogés sur leur patrie, ils refusent de la faire connaître, et, malgré les probabilités en faveur de Vasco, malgré les efforts de don Alvar et de ses amis, le conseil refuse le navire nécessaire à l'expédition, en traitant d'insensés les plans qui lui ont été soumis.

Vasco, à ce mot, frémit de colère et lance contre l'assemblée un anathème irréfléchi que le grand inquisiteur punit d'une prison éternelle, malgré la demande de grâce qui lui est faite par don Alvar ; les gardes entraînent alors Vasco.

Ce premier acte est tout à la fois une nouveauté et un chef-d'œuvre. Mettre en musique une discussion parlementaire n'était pas chose facile (ce n'est pas en général par l'harmonie que brillent ces réunions), et nul, jusqu'à ce jour, ne l'avait tenté. Meyerbeer, en traitant ce sujet est resté lui-même, c'est-à-dire coloriste consommé, grand de vérité, de profondeur et de style ; il semble, en entendant se croiser les cris aux voix, que tous ces gens-là vont revêtir un habit brodé et prendre parti pour ou contre MM. Jules Favre ou Granier de Cassagnac. Le chœur des évêques et le quintette avec chœurs qui le précède sont d'un effet saisissant et traités magistralement tant au point de vue de l'effet scénique que de l'ensemble choral ; on en peut dire autant du final où les accents de fiévreuse ironie de Vasco de Gama tranchent avec bonheur sur la couleur placide des conseillers et l'impassibilité majestueuse des moines.

L'orchestration de cet acte est magnifique d'un bout à l'autre ; je citerai spécialement le prélude de l'entrée de Séliska et l'accompagnement du vote qui sont d'autant plus remarquables que l'attention n'est pas alors éparpillée sur le chant.

Je reprocherai à M. Wicart de ne pas scander assez l'ironie de ses récriminations et de sacrifier trop à l'émission du son ou à la pureté du style la vérité de son jeu. M. Méric rend à merveille la passion sauvage qui remplit l'âme de Nelusko ; c'est là un artiste précieux que le public apprécie, et la direction ferait bien de le conserver, s'il en est temps encore. Était-ce le résultat du mardi-gras ? à la 7<sup>me</sup> représentation, MM. Marthieu, Vanaud et Barrielle ont été au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre d'eux. Je sais que la voix de notre première basse n'est pas précisément faite pour

le récitatif et que les récitatifs abondent dans le rôle de don Pedro, mais M. Marthieu doit se souvenir que c'est en grande partie à Meyerbeer qu'il doit d'être quelque chose, et ne pas apporter de négligence dans l'exécution des œuvres du maître.

J'ai déjà eu l'occasion d'exprimer mon admiration pour le talent de M<sup>me</sup> Meillet ; j'aurai, en rendant compte des actes suivants, à motiver longuement mon opinion. Qu'il me suffise aujourd'hui de féliciter cette grande artiste de l'expression avec laquelle elle rend les moindres détails de son rôle. Il est impossible de dire mieux cette simple petite phrase :

Ma patrie, j'en ai connus jamais, l'esclave n'en a pas.

C'est dans les petites choses que se révèlent les vrais artistes, et ce n'est que rendre justice à M<sup>me</sup> Meillet que d'affirmer qu'elle est de ce nombre. ALFRED DEBEAUCY.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro le compte rendu, déjà composé, de *Maison neuve*.

LES PETITS THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — Le succès des représentations dramatiques n'a pas suffi à M. Dolbeau, à l'issue du spectacle de samedi dernier, les portes du théâtre ont été ouvertes aux pierrots et débardeurs et à toutes les grisettes du lieu. — Les uns et les autres s'en sont donnés à cœur-joie, et sans l'intervention du soleil... et des chapeaux bicorns, le cancan infernal menaçait de se prolonger jusqu'au lendemain soir.

Franchement, il y avait des jolies deiveuses, et plus d'une d'entre elles se souviendra longtemps de cette nuit de folie.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, c'est toujours le *Juif-Étranger* qui tient l'affiche et ce n'est pas le *Réveil* qui s'en plaindra. — Deux autres drames en 5 actes, le *Postillon d'Alby* et *Atar-Gull* alternent avec l'œuvre d'Eugène Sue.

La vaillante troupe de M. Dolbeau fait merveille à la Croix-Rousse, dans l'interprétation de ses œuvres. Mais la direction qui ne s'endort pas sur ses lauriers, va monter, dans la quinzaine, deux nouvelles pièces à succès : la *Barrière de Clichy*, drame militaire, et les *Mousquetaires*, le chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas père. Heureux tisseurs ! si vous ne vous tenez pour satisfaits, ma foi, vous serez difficile.

Il y a cependant une fâcheuse nouvelle à vous annoncer.

J'apprends, au dernier moment, que MM. Dornay, jeune premier rôle, et Francisque, comique jeune, viennent de partir pour Marseille.

C'est une perte sérieuse ; ces deux artistes d'un mérite incontestable étaient aimés du public.

La direction pourra les remplacer, peut-être, mais il est permis de douter que ce soit avec avantage. Après cela, M. Dolbeau est un si fin limier !...

Jeudi 14 mars courant, pour le bénéfice de M<sup>lle</sup> Blanche, fort jeune premier rôle, l'*Âge de Minuit*, drame en six actes, par Th. Barrière et Ed. Plouvier.

CERCLE DES FAMILLES. — En fait de nouveautés, j'ai à signaler, pour cette semaine, une scène de ventriloquie, jouée par M. Myr, père de la jolie petite fillette que vous connaissez, et qui a fait les délices de l'auditoire enfantin.

M. Myr est un artiste dans son genre, mais est-ce bien là un divertissement pour les gens raisonnables ?

Nous avons assisté, en outre, à une première représentation de la *Caporal et la Paysse*, petite comédie en un acte ; l'interprétation a été assez faible.

M. Marius (Exupère) s'est tiré assez convenablement de son rôle, mais pourquoi cet artiste chante-t-il aussi mal le couplet ? M. Gagne (Poupelard) aurait pu être moins mauvais, sans beaucoup de peine. Je signalerai, pour la forme, son pantalon d'une largeur extravagante, et serais vraiment curieux de connaître l'adresse de son tailleur... pour m'abstenir de lui donner ma clientèle. M. Perret (Jonquille) a été, en tout point, excellent ; enfin, M<sup>lle</sup> Berthe, à qui je n'avais eu que des éloges à donner, jusqu'à ce jour, a été à peine suffisante dans le rôle d'Arthémise. Hétons-nous d'ajouter que ce rôle n'était nullement dans ses moyens et qu'il eût bien mieux convenu à M<sup>lle</sup> Rose, par exemple.

Grande nouvelle pour les amis de la décentralisation ! Ce soir la première représentation des *Blagueurs*, de notre ami Victor Chauvet.

Le *Réveil* souhaite bonne chance au jeune auteur lyonnais.

THÉÂTRE DU GYMNASSE. — *Resquiescat in pace !*...

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Attend évidemment la canicule pour ouvrir ses portes, afin d'avoir un ennemi de plus à combattre.

Le triumvirat directorial est pénétré, sans nul doute, de la justesse de cet axiome :

A vaincre sans péril... etc., etc.

Cette confiance me plaît !

ALCAZAR. — Samedi dernier, foule plus brillante et plus compacte que jamais. Mais aussi ces dames comptaient sur l'apparition des habits noirs, cravatés de blancs, qui devaient s'échapper à deux heures du matin des salons de la Préfecture. — Elles n'ont pas été trompées dans leurs espérances. Le reflux s'est produit, comme d'habitude.

Ces troupes fraîches ont naturellement produit le meilleur effet... sur les cœurs féminins.

Un fait particulier m'a permis de faire une réflexion morale :

Pourquoi les femmes qui se masquent le visage conservent-elles leurs bijoux ?

Il est une artiste du théâtre des Célestins qui aurait bien dû cacher un peu mieux certaine bague (fort jolie du reste), mais qui rappelle tant de souvenirs !

Samedi prochain, 16 courant, 1<sup>er</sup> bal Lamotte.

LÉON SAINT-URBAIN.

Le Gérant : REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée. Regard, rue Tupin, 31.